

Entre N.Y. et L.A. Houston et Chicago

Michel Vaïs

Number 104 (3), 2002

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/26418ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (print)

1923-2578 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Vaïs, M. (2002). Entre N.Y. et L.A. Houston et Chicago. *Jeu*, (104), 163–169.



MICHEL VAÏS

Entre N.Y. et L.A. : Houston et Chicago

On connaît la rivalité entre les métropoles des côtes est et ouest des États-Unis. New York, depuis la célèbre campagne I♥NY, qui a donné d'excellents résultats, et plus encore depuis le tragique 11 septembre, se bat pour maintenir une suprématie que Los Angeles serait trop heureuse de lui ravir. Aussi bien sur les plans politique ou économique que culturel.

Ce que l'on connaît moins, c'est la rivalité entre les villes qui occupent respectivement la troisième et la quatrième place en population : Chicago (6 millions) et Houston (4 millions). Dans cette dernière cité du *Biggest in the World* – on n'est pas texan pour rien –, on ne manque pas l'occasion de clamer que Houston, qui se trouve exactement à mi-chemin entre New York et Los Angeles, est le premier port fluvial du pays et le deuxième port tout court, après New York. Dans cette ville du rodéo, *home* de la famille Bush qui respire la prospérité du pétrole, on rappelle que le mot « Houston » fut le premier qu'un être

humain prononça sur la lune : « Houston ? Ici la Mer de la Tranquillité. Le Eagle vient de se poser. » Un Tranquillity Park, au centre-ville, commémore ces paroles impérissables.

Houston et le théâtre

La ville choisie par la NASA affiche désormais un nouveau titre de gloire. On y revendique – bien noter les nuances – le plus grand nombre de sièges de théâtre dans un centre-ville aux États-Unis, après New York : 16 098. Bien sûr, il y en a davantage à Los Angeles, mais ils sont dispersés sur un rayon de plus de trente kilomètres dans cette mégapole dépourvue de centre ! Alors qu'à Houston on les trouve presque tous dans le Theater District. En réalité, pour une ville deux fois plus peuplée que Montréal, Houston ne compte que trois vrais théâtres professionnels, en plus du ballet et de l'opéra. Le mode de calcul dissimule certains mystères...

Ce qui m'a amené à Houston, c'est l'inauguration du Hobby Center for the

Performing Arts, ainsi que la première de presse de *Some Like it Hot*, le 8 juin 2002, une production du Theatre Under the Stars, ou TUTS. Cette compagnie sans but lucratif, financée par tout ce que le Texas compte de grandes fortunes (trois millions de dollars par année habituellement), doit son nom au fait de jouer littéralement sous les étoiles depuis trente-quatre ans sans interruption, soit depuis sa fondation en 1968. Encore en 2002, le TUTS a offert tout l'été une comédie musicale au Miller Outdoor Theatre du parc Hermann, *West Side Story*, avec une capacité de 15 000 spectateurs chaque soir. Il faut souligner que, pour ces représentations en plein air, l'entrée a toujours été gratuite et elle l'est encore. Un record d'affluence a été atteint en juillet 1999, lorsque 91 000 personnes ont vu *Grease* au TUTS, en dix jours. Depuis vingt ans, la compagnie a commencé à offrir, en plus du spectacle en plein air, une deuxième comédie musicale en salle, avec billets payants, dans un vieux théâtre du centre-ville nommé le Music Hall. La programmation s'est ensuite enrichie jusqu'à atteindre six spectacles par saison, dont chacun est joué trois semaines pour un total annuel de 200 000 billets vendus et 20 000 donnés aux nécessiteux. Alors que Broadway monte de plus en plus de reprises, le TUTS risque quelques créations. En octobre 2002, on créera *What Ever Happened to Baby Jane?*, à partir du célèbre film.

C'est *Beauty and the Beast* qui a mis Houston sur la carte des grands producteurs de comédies musicales. En 1993, la Compagnie Walt Disney a en effet choisi le TUTS pour créer cette œuvre, avant Broadway, à cause de la longue expérience de son fondateur et directeur actuel, Frank Young. En plus des productions théâtrales, dont la majorité font des tournées aux États-Unis, le TUTS offre depuis 1972 des cours touchant tous les aspects de la



Le Hobby Center for the Performing Arts à Houston, Texas.

comédie musicale dans son école, la Humphreys School of Musical Theatre. Mille élèves – à partir de quatre ans jusqu'à l'âge adulte – s'y inscrivent chaque année et, depuis neuf ans, l'enseignement est dispensé en partenariat avec deux universités du Texas. Par ailleurs, le TUTS est devenu en l'an 2000 la première compagnie théâtrale à offrir la possibilité d'acheter et d'imprimer ses billets à domicile, par Internet.

Le Hobby Center

À l'étroit dans le vieux théâtre Music Hall, situé juste en face de l'hôtel de ville, le TUTS a réussi à recueillir 103 millions de dollars pour carrément le raser, et ainsi faire place à un luxueux complexe construit par l'architecte new-yorkais Robert Stern. Transparent vu de l'extérieur – pour que la population de la ville soit attirée par l'animation qui y règne –, le théâtre de 2 650 sièges et la petite salle attenante de 500 places sont entourés d'immenses foyers au plafond desquels des feuilles d'or réverbèrent une douce lumière fournie par de grandes torchères. À l'intérieur, si la

petite salle se présente comme un simple cube aux sièges fixes et à rapport frontal, la grande salle s'avère d'un étonnant conservatisme, avec ses confortables fauteuils en hémicycle et ses loges. Elle a été aménagée sur le modèle du New Amsterdam Theatre de New York. Seule touche moderne : un plafond de fibre optique représente la voûte céleste au-dessus de Houston,

avec ses 2 000 étoiles scintillantes, dont une étoile filante qui passe toutes les cinq minutes ! Le plafond est allumé aux entractes, avant et après le spectacle, et parfois même pendant la représentation, selon les vœux du metteur en scène. Distraçant !

Avec sa fosse pour 55 musiciens et son immense plateau, le Hobby Center peut maintenant accueillir ou créer les plus grosses comédies musicales appelées à tourner à travers le pays.

S'appuyant sur un soutien privé apparemment inépuisable, malgré la faillite récente du géant Enron (dont le patron, déchu, a toujours été un de leurs principaux donateurs), les dirigeants du TUTS et du Hobby Center affichent un optimisme propre aux habitants d'une ville où l'on rebondit toujours : *A bounce back city.*

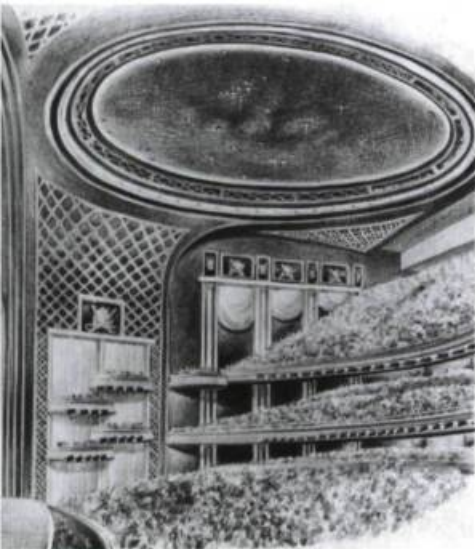
Houston et nous

La force de certaines productions québécoises, conjuguée à la baisse du dollar canadien, a suscité quelques partenariats entre les Texans et leurs lointains voisins du nord. Après le succès de *Quidam*, que le Cirque du Soleil a amené en tournée à Houston il y a quelques années grâce à un producteur privé, le TUTS a choisi de confier au Cirque son centre d'appels. C'est

donc de Montréal que les spectateurs se faisaient donner des renseignements téléphoniques et réservaient leurs billets. Le Cirque a aussi conçu et géré le site Web du TUTS. Au point où, parfois, des Texans se faisaient répondre « Bonjour, TUTS », et une page Web leur apparaissait en français. Ce n'est qu'en s'installant au Hobby Center – et en inaugurant le système de réservations électronique – que le TUTS a rapatrié son centre d'appels téléphoniques. Les Texans cesseront ainsi d'être déroutés par des distorsions langagières pittoresques, mais éloignées de leur accent coustumier.

Par ailleurs, l'Accord de libre-échange a permis aux Américains de recourir aux services des firmes les plus compétitives au-delà de leurs frontières. La faiblesse du huard ayant fait le reste, le TUTS a pris l'habitude de faire construire ses décors au Canada. Malgré les récentes augmentations des droits de douane sur le bois d'œuvre, les ateliers de Toronto et d'Ottawa sont sollicités régulièrement.

En plus de produire des pièces musicales, le TUTS accueille des spectacles de tournée. C'est ainsi que le Cirque du Soleil est revenu à Houston en janvier 2002, alors que le nouveau théâtre était en chantier, pour y présenter sous son chapiteau *Dralion*, dernier spectacle de la programmation du TUTS avant l'inauguration du Hobby Center. Les billets se sont vendus à 99 %. John Breckenridge, producteur et chef des opérations, veut miser sur ce succès pour importer prochainement un autre spectacle québécois. Il tient à briser une tradition selon laquelle, chaque année, toute l'activité théâtrale de sa ville s'arrête pendant le rodéo, en février. Il veut faire venir le rejeton équestre du Cirque du Soleil, Cheval-Théâtre. Ainsi espère-t-il conquérir les cowboys. Il compte ensuite concentrer ses efforts pour attirer au théâtre



les hispanophones, qui constituent la moitié de la population de Houston.

Et Tony Curtis ?

Pour lancer le nouveau complexe du Hobby Center, le directeur Frank Young a choisi d'inviter Tony Curtis à interpréter le rôle du vieux Osgood Fielding III dans *Some Like it Hot*. Le monstre sacré du septième art avait joué le rôle de Joe dans le célèbre film de Billy Wilder, en 1959, aux côtés de Marilyn Monroe (en Sugar) et de Jack Lemmon. Le film, qui avait lui-



même été inspiré d'une pièce, a déjà donné lieu à plusieurs œuvres créées sur Broadway. On y présente la fuite en Floride de deux musiciens de Chicago ayant échappé à un règlement de comptes dans le monde de la pègre. Déguisés en femme, l'un tombera amoureux et l'autre sera courtoisé par un vieux richard libidineux. La pièce créée à Houston est une nouvelle version de l'œuvre, agrémentée de quatre chansons inédites.

Curtis, de son vrai nom Bernie Schwartz, a eu 77 ans à Houston, le 3 juin, et s'est déclaré ravi d'endosser ce qu'il appelle une nouvelle carrière. Lui qui n'a fait de théâtre que très brièvement avant d'embrasser le cinéma, fort à l'étroit dans son veston, peu mobile en scène même s'il

esquissait quelques pas de claquettes, aurait été peu audible sans son micro de secours. Peu importe. Le public n'avait d'yeux que pour son idole. Même ses toiles, puisque avant la carrière d'acteur de théâtre il a embrassé celle d'artiste-peintre, se sont vendues comme des petits pains chauds, dans le foyer, pendant les entractes. Quant au reste de la production, elle était convenue, honnête, sans rien d'exceptionnel. Il n'empêche que le spectacle amorçait à la fin de juin 2002 une tournée d'un an, sans doute triomphale, dans cinquante villes américaines.

Chicago : le contraste

Si la Ville des vents offre effectivement moins de sièges dans son quartier des théâtres que Houston, elle n'en est pas moins un important centre des arts de la scène, avec quelque 200 compagnies, la plupart sans but lucratif, réparties sur tout le territoire et la banlieue. Chicago est en effet une ville de théâtres de quartier. Les richissimes donateurs y paraissent moins nombreux qu'au Texas, mais en compensation, la ville, avec son maire Richard Daley en tête, soutient efficacement le théâtre par une vigoureuse campagne médiatique. Chicago est une des seules villes des États-Unis à disposer d'un département des Affaires culturelles, lequel fait partie intégrante du Service du tourisme. La directrice, une ancienne professeure d'improvisation au collège Columbia, croit précisément à la valeur du tourisme culturel. À la télévision, j'ai même vu un critique de théâtre, Jeffrey Lyons de NBC-TV, vanter les mérites de la Theatre City où il fait bon vivre, et où l'on peut voir davantage de productions théâtrales que dans toute autre ville américaine.

Dès mon arrivée à l'aéroport John O'Hare, j'ai été accueilli par une dame très chic, conduisant une Volvo récente, qui est membre d'un groupe de bénévoles

Michel Vaïs en compagnie de Tony Curtis, vedette de *Some Like it Hot*, spectacle d'inauguration du Hobby Center for the Performing Arts à Houston. Également sur la photo : Irène Sadowska-Guillon.
Photo : François Guillon.



Stagebill, programme avec calendrier des spectacles distribué dans tous les théâtres de Chicago.



œuvrant exclusivement pour les théâtres et qui se nomme The Saints. Au nombre de 1 623, les « saints » sont surtout des retraités ou des gens travaillant à temps partiel, comme cette dame, et qui disposent de temps pour suivre de près un art qu'ils adorent. The Saints publient un bulletin de liaison, ont un site Web (www.saintschicago.org), travaillent comme ouvreuses ou ouvriers, expédient des envois en nombre pour les campagnes d'abonnement ou préparent des repas pour les comédiens en répétition. Ils sont financés par des donateurs, naturellement. Une telle organisation ne serait pas possible à New York, dit-on, car tous les employés des théâtres, même les ouvreuses, y sont syndiqués.

Une autre organisation regroupe 130 des compagnies théâtrales de la ville : la League of Chicago Theatres. Il s'agit d'une structure de promotion et de soutien qui

publie dans Internet et sur papier un guide bimensuel, travaille au développement du public par des programmes d'incitation, gère un réseau de vente de billets, centralise des services pour ses membres – location d'espaces ou de matériel, planification d'événements, achats groupés de produits ou de publicité, lobbying pour obtenir des augmentations de subventions, des réductions de taxes, voire des ajustements au code de l'électricité –, etc. Bref, la ligue est partout, elle organise même une sorte de festival en février, la Theater Fever. Cette ligue serait un bon modèle pour le Conseil québécois du théâtre, s'il voulait prendre de l'expansion.

On sent dans la ville un dynamisme, une animation autour des théâtres, qu'il est inutile de chercher à Houston. Dans la ville texane à la chaleur et à l'humidité étouffantes, où les rues sont laissées aux voitures, les rares piétons renonçant aux souterrains climatisés pour passer d'un gratte-ciel à l'autre sont obligés de longer des murs aveugles. Le quartier des théâtres lui-même est peu hospitalier. Par contraste, Chicago, qui s'étale langoureusement au bord du lac Michigan, attire les piétons par ses boutiques branchées et ses promenades en bateau sur deux rivières que ne déparent pas de majestueuses tours à bureaux. Il flotte un air d'élégance et de raffinement dans cette ville où les gens sont d'une politesse désarmante. Et on ne peut manquer le Theater District, rempli d'enseignes, de colonnes Morris et d'indications gravées dans le béton des trottoirs.

Du « pur » théâtre...

Un peu comme Québec, qui, contrairement à Montréal, possède une communauté

théâtrale concentrant toute son énergie dans cet art, la ville de Chicago s'enorgueillit de ses comédiens qui ne sont pas sollicités par la télévision ou par le cinéma. Au congrès de l'American Theatre Critics Association (ATCA), plusieurs artistes sont venus dire à quel point ils étaient heureux de se consacrer entièrement au théâtre. Mais comme Chicago est dix fois plus peuplée que Québec, les artistes y restent toute leur vie et parviennent à y mener une carrière enviable. Les comédies musicales y sont moins soumises à l'argent qu'à New York, où un échec peut signifier la catastrophe. Voilà pourquoi la préparation des spectacles new-yorkais est de plus en plus longue et trop de gens – d'investisseurs – veulent se mêler de tout, comme au cinéma, alors qu'ils n'y connaissent rien. C'est que les coûts de production augmentent sans cesse ! À Chicago, aucun critique n'a le pouvoir de faire fermer un théâtre comme dans la métropole américaine. En outre, les abonnements, très nombreux, et la synergie entre artistes et critiques permettent de surmonter les obstacles. On peut y connaître un échec et encore trouver du travail le lendemain, car l'échelle du succès compte beaucoup d'échelons, alors qu'à New York, ville de la performance et de la gloire éphémère, le moindre faux pas serait sanctionné par la faillite, la paralysie et, à terme, l'oubli.

D'autres facteurs font de Chicago, du moins selon ses ardents défenseurs, la ville théâtrale par excellence. Le département de théâtre de l'université Columbia et la Northwest University contribuent de près à la vie théâtrale, notamment en engageant des artistes comme professeurs. Les journaux consacrent au théâtre une importante couverture médiatique. Il n'y a plus qu'un seul quotidien dans la ville, *The Chicago Tribune*, mais un hebdomadaire gratuit, *The Chicago Reader*, emploie pas moins de douze critiques, sans compter les

pigistes. Par ailleurs, les règles de la puissante Equity Association, qui est le syndicat des acteurs professionnels américains, semblent s'appliquer avec plus de souplesse à Chicago qu'ailleurs. Les théâtres peuvent mêler dans une même distribution des acteurs non-membres de la Equity, et d'autres qui le sont. Cela se fait dans le dessein avoué de développer là une vie théâtrale intense qui puisse contrebalancer celle de New York. Honnêteté dans le travail, solidarité, sentiment communautaire sont des mots clés de la vie théâtrale.

...de fabrication !

Quelques bémols cependant viennent ternir un tableau un peu trop idyllique. J'y ai vu un théâtre d'un réalisme que je qualifierais de flamboyant ou de banal, et des comédies musicales terriblement conventionnelles. Il semble y avoir peu de place pour le renouvellement, dans cette ville assez refermée sur elle-même où, dit-on, « *we grow our own food* ». Si de bons spectacles nés à Chicago ne parviennent guère à circuler à l'extérieur, l'inverse est aussi vrai : le festival international de théâtre bisannuel, qui a duré dix ans, a cessé ses activités faute d'intérêt du public. Pourtant, on dit ce public curieux et intéressé. Le correspondant théâtral du *Wall Street Journal* a même qualifié Chicago d'« Épidaure du théâtre américain ». Et pour être juste, j'ai vu là un petit spectacle de marionnettes d'eau vietnamien, qui faisait partie de la programmation d'un festival de marionnettes.

Mais certains propos et quelques constatations m'ont fait penser qu'il y a encore du progrès à faire pour que Chicago puisse rivaliser avec les grandes capitales culturelles du monde. Car s'il est vrai que les salles sont bien fréquentées, et que la vie théâtrale y est nourrie, cela suffit-il à créer une vie théâtrale où cet art puisse trouver pleinement son sens ? À une rencontre

À Chicago, aucun critique n'a le pouvoir de faire fermer un théâtre comme dans la métropole américaine.

organisée par l'ATCA, la directrice d'une des cinq compagnies noires de Chicago, le Black Ensemble Theatre, est venue donner sans sourciller sa recette du succès : « Nous faisons des sondages parmi nos spectateurs et nous leur demandons ce qu'ils veulent voir. Puis, nous créons des comédies musicales pour répondre précisément à leurs vœux, en recourant à notre équipe de dix auteurs et compositeurs. » Marketing + produit = *business*.

Je lui ai alors fait remarquer qu'à mon sens l'avenir du théâtre avait plus à voir avec la passion qu'avec le commerce. Puis, choisissant volontairement une métaphore provocante, j'ai ajouté qu'aller au théâtre pouvait être une aventure comparable à choisir un fromage français. L'un comme l'autre est un produit vivant, imprévisible, parfois décevant mais parfois mémorable, excitant, étonnant. Elle m'a répondu que : « *Theatre is a business.* »

Par ailleurs, et de façon systématique, les programmes que l'on distribue dans les salles ne contiennent aucun mot du met-

teur en scène ni de la direction artistique, aucune explication sur les raisons qui les ont poussés à choisir la pièce, qui divulguent les orientations de la mise en scène et en quoi cela peut concerner un public d'aujourd'hui. À la place, on trouve dans le programme une galerie de portraits des artistes, en commençant par les grandes vedettes, puis les petites vedettes, enfin les futures vedettes de la distribution. Suit la *success story* de la compagnie et, le cas échéant, le coût du théâtre en millions de dollars, sans oublier les noms des généreux donateurs. (À Montréal, le Centaur Theatre offre un bon exemple de cette tradition.) Il semble donc que tout le fardeau de la réflexion, voire de la pensée tout court, repose sur les épaules de la critique. Pour les artistes, le théâtre reste un simple produit de divertissement et de consommation. ■

Le voyage de Michel Vaïs à Chicago a été rendu possible grâce à l'Association internationale des études québécoises. Il était là-bas l'invité de l'American Theatre Critics Association (ATCA), qui y tenait son congrès annuel pour la troisième fois de son histoire. Pour son voyage à Houston, il était l'invité du Theatre Under the Stars, du Hobby Center for the Performing Arts et de Continental Airlines.